

## Alexandre BLAINEAU, *Le cheval de guerre en Grèce ancienne*

Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2015, 348 p.

Valérie Gitton-Ripoll

p. 339-342

<https://doi.org/10.4000/pallas.3997>

### Référence(s) :

Alexandre BLAINEAU, *Le cheval de guerre en Grèce ancienne*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2015, 348 p.

[Texte](#) | [Citation](#) | [Auteur](#)

## Texte intégral

1Ce livre est issu d'une thèse soutenue en 2010 à l'Université de Rennes sous la direction de Pierre Brulé. C'est une vaste synthèse de ce que nous savons sur l'hippologie grecque à l'époque classique, qu'A. Blaineau mène à bien par son excellente connaissance de l'œuvre de Xénophon. Le propos est centré sur le cheval de guerre, c'est-à-dire le cheval de prestige, de luxe, dont l'auteur examine les conditions d'élevage, la nourriture, l'entraînement, l'incorporation dans la cavalerie... « Cheval de guerre » s'oppose ici au cheval utilisé en contexte rural, ou dans les transports : il ne s'agit pas du cheval à la guerre, ni des manœuvres de la cavalerie, mais de la sélection des animaux les plus adéquats, dont la morphologie et le caractère augureront de la rapidité et de l'intrépidité.

2Ce travail très fouillé et bien documenté, dans la même veine que celui de Chr. Chandezon sur *L'élevage en Grèce* (Bordeaux 2003), rend compte de tout ce que l'on peut savoir d'après les sources que nous possédons, qui sont malheureusement fragmentaires ; c'est un des mérites de l'auteur d'avoir su rechercher partout des informations : dans les œuvres littéraires, les inscriptions, les papyrus, les représentations figurées (voir le catalogue des sources en fin de volume, p. 297-300). A. Blaineau exploite principalement deux sources : *L'art équestre* de Xénophon – dont l'auteur a publié une nouvelle édition chez Actes Sud en 2011-, qui indique comment choisir, entraîner, et soigner le cheval destiné à la guerre, et les tablettes en plomb retrouvées dans l'Agora d'Athènes et le quartier du Céramique, datées des quatrième et troisième siècles, et recensant les chevaux de l'armée, dont on ignore en fait le nombre exact (les chiffres sont contradictoires, voir p. 204-209). Mais l'auteur consulte également les textes hippiatriques qui évoquent les races de chevaux et leurs qualités respectives, en se servant surtout des traductions de St. Georgoudi (*Des chevaux et des bœufs dans le monde grec* (Géoponiques 16-17), Paris-Athènes, 1990) et de D. Ménard (*Traduction et commentaire de Fragments des Hippiatrica* (Apsyrtos, Theomnestos) Thèse de l'École Nationale Vétérinaire d'Alfort, 2001).

3Le volume est divisé en 7 chapitres. Le chapitre I « À quoi ressemblaient les chevaux grecs ? » s'intéresse à la morphologie des chevaux grecs : leur taille (autour de 130-140 cm au garrot, avec un écart de plus ou moins vingt centimètres), étudiée d'après les données des textes et les images, pas toujours réalistes, mais dont l'auteur évalue la pertinence, croisées avec celles de l'archéozoologie (tableau comparatif p. 47-48) ; il poursuit par l'étude des termes désignant la robe (bai, alezan, blanc, noir...), que l'auteur cite en grec, en translittération et avec une traduction, comme chaque fois qu'il fera une étude de lexique.

4Le chapitre II « les régions d'élevage équin dans le monde grec » recense les régions d'élevage extensif (*hippotrophia*), qui, en raison de la géographie de la Grèce, n'est pas possible partout ; elles recoupent les régions où se situent de grandes plaines herbeuses et marécageuses, qui conviennent à cet animal qui a besoin d'herbe grasse et de beaucoup d'eau, comme il en existe encore en Camargue : Thessalie, Macédoine, Thrace, Béotie, Elide, Argolide, Laconie... L'auteur essaie de regrouper les données sur l'élevage des chevaux et la présence d'une cavalerie. L'exercice est difficile, car les textes étant souvent allusifs, ou inexistant, il n'est pas toujours possible d'affirmer que les chevaux découverts au cours de fouilles ou supposés par l'existence d'une cavalerie proviennent

d'élevages de la même région : dès le VII<sup>e</sup> siècle Alcman mentionne la présence en Laconie de chevaux vénètes, scythes ou ioniens, ce qui montre l'existence de circuits commerciaux (p. 99).

5Le chapitre III « Acteurs et pratiques de l'élevage équin » est centré sur les gardiens de troupeaux : qui sont-ils ? Il faut distinguer les *hippotrophoi*, les éleveurs de chevaux, grands propriétaires terriens, tels Xénophon, qui possèdent l'élevage et transmettent les consignes, des *hippophorboi*, ceux qui les soignent au quotidien, adjoints de bergers, *nomeis*, ou *boukoloi* puisque souvent les troupeaux de chevaux et de bœufs paissaient de façon mélangée ; l'auteur ajoute une utile réflexion sur leur statut, la plupart du temps servile, et reproduit un portrait type du *boukolos* tiré de la littérature idyllique, dont il souligne à juste titre le caractère stéréotypé (p. 125-126). Ces gardiens de troupeaux avaient pour mission, outre les soins quotidiens et vétérinaires (voir à ce sujet également Varron *rust.* 2, 7, 16), la reproduction, le marquage des animaux, d'autant plus nécessaire que les animaux paissaient souvent en liberté : marques de propriété, marque de provenance, dont l'auteur fait un tableau utile en regroupant toutes celles connues d'après les tablettes athéniennes.

6Le chapitre IV « élevage équin et zootechnie : le façonnement de « races » ? » est un questionnement sur l'existence de races antiques de chevaux. Il en ressort que les Anciens ne raisonnaient pas en ces termes ; le concept, dit-il, semble inadapté, et la bonne naissance (*eugeneia*) du cheval se situe sur un autre plan (sélection, éducation). L'auteur examine les théories de la reproduction dans la pensée antique, et notamment Aristote, qui affirme l'importance de la filiation paternelle ; mais cette théorie ne semble pas de mise dans la pratique zootechnique, où la filiation maternelle paraît tout aussi importante pour les éleveurs (cf. p. 151, à quoi on pourrait ajouter l'extrait du *CHG* II, p. 232, 14 sur les chevaux des montagnes, cité p. 68).

7Le chapitre V « le cheval de guerre idéal » relève dans la littérature hippologique et hippiatrice les descriptions du cheval parfait, que l'auteur, en suivant Xénophon, identifie au cheval de guerre ; et il cite à juste titre les hippiatres grecs Apsyrtus et Théomnestos qui servaient dans l'armée romaine, auteurs de descriptions comparables (mais il est à noter que dans les traités latins de Columelle (VI, 29, 2-4), ou de Pélagonius (§ 2-3), le même idéal s'applique au cheval de course ; il s'agit d'un canon du cheval idéal qui s'est transmis tout au long de l'Antiquité en s'adaptant à chaque contexte). L'auteur justifie point par point la recherche de telle ou telle qualité physique (par exemple les naseaux ouverts pour une respiration plus facile), mais évalue également son caractère (le cheval de guerre doit être *gorgos*, « fougueux », et plein de *thumos*, « d'ardeur »).

8Les chapitres VI « la remonte de la cavalerie à Athènes », et VII « le cheval dans la maison du cavalier athénien » sont ceux qui apportent le plus d'éléments inédits dans le dossier. Les tablettes athéniennes livrent de nombreux détails sur la fourniture des chevaux à la cavalerie athénienne (la « remonte ») : les noms des propriétaires, la nature des chevaux, identifiés par leur marque, leur robe et leur valeur ; ces indications sont présentées par l'auteur dans de nombreux tableaux. Il est ainsi possible de suivre la valeur financière d'un cheval sur plusieurs années, et d'observer son évolution croissante et décroissante. L'auteur émet l'hypothèse que les marques étaient celles qui étaient faites lors de la *dokimasie*, l'examen d'entrée dans la cavalerie.

9Le dernier chapitre s'intéresse au quotidien du cheval de guerre « dans la maison du cavalier athénien » (*hippeus*) : disposition des écuries, nourriture, pansage. Du fait que l'Attique n'est pas une région d'*hippotrophia* (carte p. 112), on aurait aimé savoir dans quel lieu précis se situaient les écuries des chevaux de la cavalerie athénienne : était-ce en ville, comme semble le suggérer l'auteur (p. 289, note 1), alors que tous les exemples sur lesquels il s'appuie dans ce chapitre (Xénophon, Vitruve, Columelle, p. 269-273) concernent des exploitations rurales, où l'écurie n'est pas loin des prés de pâture ?

10Outre des annexes fort intéressantes (les marques chevalines des archives athéniennes, p. 136-137, l'onomastique équine, p. 138-139, les techniques de la reproduction, p. 140-142, l'échange des chevaux dans le monde grec, p. 259-261), l'ouvrage est complété par une riche bibliographie, un index des sources et un index des termes remarquables.

11Quelques remarques pour finir sur des points de détail, qui ne portent pas ombrage à la qualité générale de l'ouvrage. Si Xénophon, dont l'auteur est un spécialiste, est remarquablement bien exploité, il faut corriger certaines interprétations des textes hippiatres grecs et latins dont la lecture est, il est vrai, difficile : ainsi, p. 68, Théomnestos conseille en réalité de ne pas faire de croisement entre juments des plaines et étalons de montagne, pour préserver les qualités de l'espèce montagnarde, qui se transmettent autant par la mère que par le père (contrairement aux théories d'Aristote) ; il ne s'agit donc pas d'une hiérarchie entre les deux populations, pas plus que dans Columelle VI, 27, 2 cité dans la note 26, qui conseille simplement d'accorder aux troupeaux de vastes

espaces, plutôt dans les plaines marécageuses que sur les hauteurs (*gregibus autem spatiosa et palustria nec montana pascua eligenda sunt*). D'autre part, le canon de l'étalon idéal mis au nom de Pélagonius dans les *Géoponiques* XVI, 2 est probablement un apocryphe, comme aurait pu le faire sentir le décalage entre ce texte et le texte latin original, mentionné à la note 23 p. 172 à propos de la couleur des yeux (« bleu clair » dans les *Géoponiques*, noire dans le texte latin) ; il faudrait s'interroger sur la valeur de *glaukos*, qui ne signifie pas « bleu clair » (bien qu'elle traduise de cette manière, S. Georgoudi signale le problème dans la note 48 p. 148), mais « brillant ». Page 294, la citation du *CHG* II, 238-239 attribuée à Théomnestos est en fait de Pélagonius (cf. § 1) ; l'erreur est déjà dans Georgoudi p. 144 ; la possibilité de compter l'âge du cheval d'après les rides autour de la bouche est d'ailleurs parfaitement invraisemblable. À propos du pansage, p. 285, note 127, il n'est pas exact de dire que A. McCabe déduit des similitudes entre le texte de Théomnestos et celui de Xénophon que le premier paraphrase le second : selon elle, l'héritage est indirect, par l'intermédiaire de Cassius Dionysius d'Utique, le traducteur de Magon, dont l'ouvrage hippiatrice enrichi d'extraits d'autres auteurs est maintenant perdu (voir en dernier lieu O. Devillers et V. Krings, « Autour de l'agronome Magon », dans *L'Africa Romana*, 1996, p. 489-516). Sur les maladies épizootiques qui décimaient les troupeaux de chevaux, comme l'écrit l'auteur p. 134 « il n'existe que très peu d'informations concernant les maladies contagieuses des animaux dans le monde grec » (il faudrait ajouter « classique », la situation n'est plus la même à l'époque tardive), en s'appuyant sur Chandezon 2003, p. 400, note 4. Cela est dû au fait qu'il n'y a que peu de littérature hippiatrice de cette époque conservée (bien qu'elle ait existé, voir Varron *rust.* II, 7, 15 « il y a chez les chevaux beaucoup de signes de maladies et de genres de traitements, que le pâtre doit conserver avec lui par écrit : de là vient qu'en Grèce les médecins des chevaux sont généralement appelés hippiatres ») ; sur la contagion entre animaux, nous avons conservé les remarques des Romains (Virgile *Georg.* 3, 469, Celse dans Pelagon. 22, 3 ; Chiron 191-194 ; et pour les études contemporaines voir notamment M.D. Grmek, « Les vicissitudes des notions d'infection, de contagion et de germe dans la médecine antique », *Textes médicaux latins*, 1984, Saint-Étienne, p. 53-70). Contrairement à la médecine, la médecine vétérinaire antique reconnaissait en effet l'existence de maladies contagieuses (comme la morve, la gale...) et recommandait la séparation des bêtes malades d'avec les animaux sains ; il est vrai que c'est manifeste surtout dans la littérature hippiatrice latine (notamment Végèce, IV, 2, 15 ; mais l'épisode de la peste d'Athènes dans Thucydide montre une reconnaissance de fait de la possibilité contagieuse) ; notre ignorance sur le sujet est due au fait que la littérature hippiatrice pré-romaine est entièrement perdue, et qu'il est difficile de présumer de ce qu'ils savaient – ou acceptaient, puisque l'idée de contagion dans l'Antiquité aurait été en totale contradiction avec les théories médicales hippocratiques, qui attribuaient l'épidémie à une mauvaise qualité de l'air.

12Du point de vue méthodologique, utiliser p. 96 Théocrite II, 48-49, qui compare l'amant de la magicienne aux juments rendues folles par la plante, appelée hippomane, qui pousse en Arcadie, pour en tirer la conclusion de l'existence de troupeaux de chevaux en Arcadie est délicat : Théocrite ne fait pas œuvre de naturaliste, et l'hippomane chez les autres auteurs n'est pas une plante, mais une sécrétion de la jument chez Virgile *Georg.* III, 269-280 (ou une excroissance sur le front du poulain dans Pline, *nat.* VIII, 165) quel que soit le lieu (les juments de Virgile paissent sur le Gargare en Troade) ; bref, l'hippomane est un mythe et doit être pris comme tel. Enfin, dans l'index des passages cités, p. 328, il faut séparer Végèce et Chiron, certes tous deux auteurs d'une *mulomedicina* (« traité vétérinaire » et non « maréchalerie », le maréchal ferrant étant spécifique du Moyen Âge), mais à des époques différentes. Il manque Franchey d'Esperey 2007 dans la bibliographie générale.

13Cet ouvrage sera donc très utile à tous ceux qui veulent connaître un peu mieux l'élevage du cheval en Grèce ancienne et les conditions de son incorporation dans la cavalerie.

## Pour citer cet article

### Référence papier

Valérie Gitton-Ripoll, « Alexandre BLAINEAU, *Le cheval de guerre en Grèce ancienne* », *Pallas*, 101 | 2016, 339-342.

### Référence électronique

Valérie Gitton-Ripoll, « Alexandre BLAINEAU, *Le cheval de guerre en Grèce ancienne* », *Pallas* [En ligne], 101 | 2016, mis en ligne le 23 juin 2016, consulté le 22 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/pallas/3997> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pallas.3997>